

UN CERTAIN REGARD SUR LA PHILOSOPHIE DU XXI^e SIÈCLE

MIRCEA MALITZA

Membre de l'Académie Roumaine

Pour commencer, je prends comme point de départ la philosophie du XX^e siècle. Elle nous apparaît comme un tapis bariolé, avec de nombreuses écoles et courants, certains liés aux noms de penseurs illustres, extrêmement variée et féconde, ayant une caractéristique riche en significations: large circulation, embrassant de vastes cercles de lecteurs et d'adeptes, entrée rapide en circuit des idées, favorisée par la révolution de l'information et de la communication. Nous nous demandons pourquoi certains auteurs ou certaines écoles ont eu un écho plus large, ont gagné la célébrité et sont devenues dominant(e)s pour une génération ou une autre. Le besoin de rafraîchissement et d'innovation s'est fait ressentir et peut être reconnu dans les titres des différents courants: néo-kantianisme, néoréalisme, logiques non crispiniennes, post-marxisme, post-structuralisme, post-modernisme. La faim de philosophie s'est vue aussi dans la floraison des grands domaines de préoccupations: philosophie de l'histoire, des sciences, de l'éducation, de l'art, des religions et de la politique, pour ne donner que quelques exemples. D'autres troubles philosophiques sont apparus sous le titre de certaines nouvelles théories de large circulation: cybernétique, systèmes, chaos, calcul, complexité. La philosophie et les théories disciplinaires ou thématiques n'ont pas amoindri l'intérêt pour les systèmes philosophiques de large respiration qui satisfaisaient l'attraction pour la synthèse et des Weltanschauungen vastes. Le dynamisme de la société contemporaine ne laisse aucun doute que l'intérêt pour la philosophie augmentera et que ses produits vont connaître une amplification et un appel plus grands au XXI^e siècle.

Mais qu'est-ce qui retient l'attention d'un public de plus en plus cultivé? Comment sélectionne-t-il dans la masse accrue de l'offre de la littérature philosophique les auteurs préférés et comment les pose-t-il sur un piédestal plus haut et plus visible? On peut parler d'expériences historiques qui marquent les générations et par conséquent aussi des idées à la recherche desquelles elles se trouvent. Les plus larges et les plus drastiques expériences ont été les guerres mondiales. La philosophie a invariablement ouvert de nouvelles pages à la clôture de chaque défi traumatisant qu'a été la guerre. L'obsession de la guerre a continué même après la défaite de l'Axe dans les années '40 par la menace crédible de l'éclatement de la troisième guerre mondiale encore plus dévastatrice que les précédentes.

Toute la deuxième moitié du siècle dernier a été marquée par un changement dans l'échelle des valeurs des cultures, qui définissent les attitudes de base et les attentes de la société. L'existentialisme et son succès constituent une illustration du tournant qui a eu lieu. À la place d'essences et de processus cognoscibles qui

essayent de les élucider, la pure existence de l'individu a été mise au centre de l'attention. La raison a été détrônée et n'a plus été citée que par ses limites et faiblesses. Le livre de Max Horkheimer de 1946 « L'éclipse de la raison » est significatif en ce sens. Fruit de la raison, la science a été considérée pourrie et pernicieuse. Les émotions ont été réhabilitées et considérées comme des piliers d'une vie intense et forte. La libération a été dans le gigantesque mouvement protestataire de la jeunesse, dans l'ascension de la problématique des droits énoncés en l'absence frappante des responsabilités et dans l'hédonisme accapareur.

Ce qui nous préoccupe dans notre discussion c'est de dégager une loi pendulaire. L'histoire de la philosophie n'est pas tellement linéaire que pendulaire. Si la science progresse par des approximations successives, la philosophie semble suivre une règle des exagérations successives.

Plus les prétentions de certains systèmes de pensée ont été catégoriques et exclusivistes, conduisant le pendule dans une direction, plus la réaction et l'oscillation dans la direction contraire ont été fortes. Le cas du rationalisme est concluant. La trop grande certitude affirmée par les débuts d'une vision scientifique du monde a conduit au scepticisme, le courant des Lumières a donné naissance au rigoureux courant romantique, les prétentions arrogantes du positivisme scientifique ont été contestées d'abord par la séparation autonomiste des sciences de l'esprit (*Geistwissenschaft*) et ensuite par les philosophies vitalistes ou volontaristes. Une dernière exaltation positiviste du rationalisme de type scientifique manifestée par l'École logique de Vienne a déclenché une réaction qui a eu gain de cause, le positivisme étant finalement répudié même par ses adeptes.

Faisons dans cette étude de l'oscillation pro- et contre-rationaliste du siècle qui s'est achevé, trois observations.

Premièrement, le rationalisme a toujours étendu son aire d'application et d'explication par l'évolution des *méthodologies* et de ses instruments. Or, même cette extension a été considérée comme une occasion d'attaque et a encouragé ses dénigrements. Lorsque, au début du siècle, Einstein élabore la théorie de la relativité, dans le folklore et de la culture des masses l'idée que « tout est relatif » est prise pour un démenti des prétentions de la science à la vérité. Bientôt, le théorème d'incomplétude et la mécanique quantique, au lieu d'être considérés comme des triomphes d'une rationalité étendue à de nouvelles aires d'investigation, sont déclarés des faillites des ambitions de la raison scientifique de présenter un monde mesurable.

Deuxièmement, nous prendrons le cas de la *métaphore*. Aussi bien les études philologiques que celles littéraires ont éliminé la métaphore de la catégorie des figures ornementales de style et lui ont attribué des valeurs créatrices. Bientôt après, la philosophie de la science identifie l'usage de la métaphore dans le processus innovateur de la science.

Rien de surprenant. Il est vrai que la logique à laquelle le rationalisme scientifique s'est identifié en Occident est celle de la déduction théorique ou de l'induction expérimentale, mais des cultures anciennes et vastes comme celles orientales recourent avec priorité au raisonnement analogique. Une certaine arrogance a conduit les premiers à amoindrir les mérites euristiques des derniers. Quand on examine l'acte créateur ou innovateur, on constate une similitude stupéfiante entre celui qui se manifeste dans le domaine de la recherche scientifique et celui qui agit dans le domaine artistique ou culturel. Le recours à l'imagination est tout aussi impressionnant dans l'un que dans l'autre, l'analogie est la navette qui tisse la toile dans tous les deux, la croyance sous forme d'hypothèse provisoire dans le premier ou l'adhésion à un énoncé mythologique ou réel dans le deuxième, l'incandescence émotionnelle des deux font de la création un point commun avec deux branches: intellectuel ou affectif. Seuls les symboles utilisés et les langages auxquels on recourt diffèrent. Pas tous les créateurs sont Léonard de Vinci, mais tous ont des affinités, beaucoup d'entre eux excellent parallèlement dans la science et la culture.

La métaphore a été abusivement invoquée par certains philosophes tel Heidegger comme prétexte pour remplacer la science dans la vision philosophique du monde où la plaçait son maître Husserl, par le poète, constituant un système basé sur les insuffisances de la raison. Beaucoup d'hommes de science se sont, cependant, réjouis en voyant que la métaphore élargit l'aire de la raison classique quand elle est mise à l'origine de découvertes ou d'inventions. Certains ont même cherché à la formaliser et la coopter dans des programmes d'intelligence artificielle.

Troisièmement, nous observons comment est développée dans la philosophie du dernier siècle une longue tradition consistant dans l'acharnement de promouvoir « la marque » spécifique d'un système proposé sous forme d'un court slogan ou d'un mot clef. Nous n'allons pas approfondir ici les ressemblances avec le marketing du domaine du marché des biens, quoique la société de consommation et de marché ait élargi l'aire des produits matériels avec ceux intellectuels. Pourtant, ce qui nous frappe, c'est la passion avec laquelle les systèmes philosophiques luttent entre eux, consommant une bonne partie de leur énergie pour dénigrer et détruire d'autres systèmes. Le gain a été la notoriété comme dans le cas de Derrida. Ils sont moins nombreux ceux qui, comme Ricœur, ont visité plusieurs domaines et thèmes et ont cueilli et développé leurs points communs, méthodologies ou idées d'inspiration calme.

Les écoles philosophiques manifestent *ab initio* leur vocation destructive. Ce trait guerrier est en contradiction avec le syncrétisme qui a embrassé les anciennes disciplines de la science, avec leurs territoires bien délimités, dans le nouveau courant multi-, pluri- et interdisciplinaire. Non seulement elles ne cultivent pas la coopération et encore moins l'intégration pratiquée même par les États qui dans le passé ont mené des guerres pour leur souveraineté, mais développent leur hostilité

réciroque. Les effets sont importants sur le plan social. Les jeunes fuient les domaines incriminés, des termes et des concepts considérés démodés sont exclus du lexique; les media excellent dans la circulation des concepts qui sont à la mode. Le cas le plus illustratif est celui de la « raison ». Même son nom n'est pas bien coté. « Sois rationnel » perd le terrain en faveur de « sois audacieux », « intuitif », « affectif »; l'homme des sensations fortes a remplacé l'intellectuel; l'obsession de l'existence a remplacé la recherche de l'essentiel. En même temps, la fièvre de la compétition envenime les relations entre les possibles partenaires et le bruit de la machine informatique perturbe la sérénité des discussions et des réflexions philosophiques. Grâce à une tradition ininterrompue, la philosophie a essayé dans le passé de s'élever au-dessus du tumulte, mais aujourd'hui la société de l'image et des décibels la tire en bas. Le XX^e siècle a été fertile en théorèmes de limite de certaines démarches logiques du langage, des modèles formels, de la communication. Les paradoxes des antiques préfiguraient cette avalanche. Parmi eux: le paradoxe du mouvement (Achille le vif n'arrive pas à rattraper la tortue), le paradoxe du menteur (celui qui dit qu'il ment, dit-il la vérité ou non?), celui du tas (qu'arrive-t-il d'un tas de grains qui le définissent si nous en prenons un?). Aujourd'hui, après l'introduction du **métalangage** et des multitudes fuzzy, cela ne dérange plus personne. Mais il y a de grands théorèmes qui représentent de vrais tournants de la pensée scientifique. L'un de ceux-ci appartient à Gödel (1931) qui y démontre que dans un système formel comme celui de la logique des prédicats de premier ordre on peut construire des propositions avec les ressources du système, qui lui appartiennent (complétude), mais qui ne peuvent pas être démontrées (indécidabilité). La pensée formalisée, axiomatique, garantie par les mécanismes de la logique, s'est heurtée à une limite considérable. Mais pour une pensée mathématique habituée aux paradoxes qui la guettaient et qui abondaient à la frontière du fini avec l'infini, l'effet n'a pas été tellement grand. Un nombre considérable de théories (nombres naturels, arithmétique, champ fini, nombres réels, complexes, groupes quantitatifs et corps algébriques fermés) sont des exemples de théories décidables. Il existe donc des théories décidables, bien que moins nombreuses que celles non décidables. Mais il est choquant de constater que le modèle de tous les ordinateurs, la machine de Turing, abrite un problème non décidable: le problème de son arrêt.

De même que les antinomies intervenues dans le calcul avec des grandeurs infinies, petites ou grandes, ont été des impulsions pour aborder de manière plus raffinée ces zones, comme la théorie des ensembles, la comparaison de la force des ensembles infinis (il y a des infinis plus riches que d'autres), les problèmes de frontière entre discret et continu et la représentation du temps. Le théorème de Gödel a été un pendant mathématique du principe d'incertitude en physique: on ne peut pas mesurer et la vitesse et la position d'une particule comme des fois on ne peut pas avoir des systèmes qui soient et complets et non contradictoires.

Habituellement, la science salue les impasses comme des moments de tournure et des occasions pour de nouveaux projets. Celui qui critique la science contemporaine avec les arguments invoqués contre la logique, le positivisme, scientisme, déterminisme, absolutisme, certitude, valables en un moment d'arrogance d'un courant exclusiviste qui poussait le pendule en défaveur d'autres façons de la pensée humaine d'aborder les problèmes, ne tient pas compte du caractère relativiste, incertain, indéterministe et non exclusiviste de la science contemporaine. La fameuse précision infaillible est remplacée par le praticien des modèles probabilistes avec le désir d'essayer « de mesurer l'erreur ou le degré d'indétermination ».

Après avoir examiné sommairement « la loi » du pendule appliquée surtout à l'ascension et à la descente de « la raison », on peut se demander à quoi peut-on s'attendre dans notre siècle. Pour cela, il faut signaler quelques facteurs qui sont devenus visibles, même s'ils n'ont pas encore donné la mesure de leur signification.

A. Allons voir Platon pour un problème qui parcourt l'histoire de la philosophie. Il s'agit de la distinction entre *connaître* ou *savoir*, d'un côté, et avoir une *opinion* ou *croire*, d'un autre. Dans *Téétète* le dialogue socratique aborde largement ce thème. Mais on le retrouve aussi dans *L'Apologie*, où Socrate justifie sa position spéciale parmi les savants, qui le situe au-dessus d'eux, parce que ceux-ci « croient qu'ils savent » pendant que Socrate « sait qu'il ne sait pas ».

Dans le dialogue avec Glaucon (*La République*, III^e partie, VII^e Livre), Socrate demande à son interlocuteur de faire un tableau avec des divisions précises entre le monde intelligible et le monde visible. Nous nous rapprochons du premier par la connaissance et du deuxième par l'opinion. La connaissance a un étage supérieur de la raison dialectique (où se trouve le monde des formes suprêmes) et sous lui un autre, de la compréhension (science et mathématique), nommé aussi de « l'intelligence analytique ». Bien démarqués de ceux-ci par une ligne ferme se trouve le domaine de l'opinion, sous forme de croyance (*belief*) ou de perception et sous elle, la conjoncture, la première correspondant au monde des objets et des choses et la seconde aux images et aux ombres. La recherche des essences est réservée à la philosophie de la dialectique, pendant que la science, la deuxième composante illustrée par l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie est vue comme une base possible, mais pas tout à fait sûre. A ce point, Socrate préfigure, par la condition de la poursuite du « bien », ce que nous nommerions aujourd'hui l'éthique de la science. Dans tous les cas, elle est essentielle pour l'éducation ou pour les affaires de la cité « car nous savons qu'un homme qui se base sur la géométrie est tout à fait différent d'un homme qui ne se base pas sur elle ».

Mais nous voyons que parmi les barrières supprimées par la philosophie du XX^e siècle il y a aussi celle entre la connaissance et l'opinion. Ce qui est signifiant pour notre discussion, c'est la valeur gigantesque attribuée à la dernière et l'élévation du pendule à un haut degré de déséquilibre. La connaissance illustrée

par l'œuvre de la science et qui a comme caractéristique une valeur de vérité est soumise à la validation par démonstration ou/et expérience répétable et modifiable par l'action de nouvelles démonstrations ou expériences, devenant une pièce mentale changeable. Elle ne porte pas le sceau de la culture qui la découvre ou invente, aspire à l'objectivité, est universelle et susceptible d'applications tangible dans la sphère de la civilisation humaine, dont elle est le moteur véritable. Du point de vue de l'échelle logique de la vérité, l'opinion peut être plausible, possible ou probable, dotée de reconnaissance de la part de la croyance, ou de confiance; elle est résistante au changement et trouve sa validation dans un consensus de groupe. Elle aussi a des conséquences sociales, soutenant des attitudes, des mentalités et des comportements. La connaissance et l'opinion sont totalement opposées mais revêtent de manière trompeuse la même forme d'un énoncé explicatif ou prescriptif.

Au commencement du millénaire, *l'opinion* est dominante dans la société. Utilisant les moyens de transmission rapide sur des aires immenses de l'information qui se limite à enregistrer de faits et à cueillir des commentaires rapides, elle leur crée un vaste espace virtuel. Le statut de l'opinion a été ennobli par les courants philosophiques, qui ont acquis une grande notoriété. Le cas du postmodernisme est illustratif: il a supprimé les concepts classiques de vérité et d'objectivité qui constituent la connaissance. La science n'apparaît plus dans le tableau et ses propositions sont assimilées par les opinions acceptées par consensus. Les chercheurs ont été sidérés d'apprendre que leurs théorèmes sont acceptés par vote, référendum ou sondage d'opinions.

L'opposition connaissance/opinion peut être transcrite littéralement dans l'opposition connaissance/croyance (*belief*). D'ailleurs, « je sais que... » contraste avec « je crois que... » (plus fréquemment « mon opinion est que... » ou, plus prudemment « il me semble que... »). En fait, l'opinion fait partie de la grande famille des croyances illustrée avec un degré plus élevé d'adhésion dans les croyances religieuses, idéologiques ou doctrinaires.

Les conséquences de cette évolution pendulaire sont considérables. La science, loin d'occuper la place centrale dans le grand laboratoire de la production de connaissances est exilée à la périphérie du vaste espace des opinions subjectives et, pire encore, elle devient le sac de boxe de l'opinion publique, qui l'accuse de tous les maux de l'humanité: instrument de pouvoir et de domination, agent qui tarit les ressources de la nature et principale cause de sa dégradation, créatrice des moyens de destruction et de guerres, source de l'aliénation de l'individu.

B. Une autre opposition est celle entre *faits* et *valeurs*. Ici il n'est pas tant question d'une confusion, que de priorités différentes. Sur le plan philosophique c'est un primat de l'axiologie et des courants qui donnent à la valeur le statut d'objet indépendant. Si nous n'utilisons pas le « beau » comme substantif et entité réelle, comme les idées et les essences de Platon, mais y voyons un adjectif qui se

colle aux choses, la vision sur les valeurs change. Nous échappons à un déraillement métaphysique dangereux, continuant à considérer les valeurs comme des mesures de certaines préférences, du degré d'intérêt et d'acceptation que nous donnons à une chose du point de vue de sa véridicité, esthétique, moralité ou utilité. Les valeurs peuvent être regardées comme des étiquettes que l'on colle aux faits et aux choses.

Personne ne manque de constater la large circulation du discours philosophique sur les valeurs, discours omniprésent dans la littérature de fin de siècle. Le fait de regarder comme attrayantes et intéressantes les thèses de doctorat, les études, les écrits, les réunions et les débats qui portent dans leurs titres le mot « valeurs » montre que le balancier les a portées elles aussi sur une haute position.

Cette fois-ci, les implications de cette prééminence des valeurs sont plus grandes et plus inquiétantes. L'idée qu'il suffit de nous occuper des valeurs et non pas des objets, faits, phénomènes et processus que nous évaluons nous éloigne de la réalité et amoindrit l'impulsion d'en approfondir la connaissance et d'en résoudre les problèmes. Dans les relations entre les hommes et entre les sociétés le thème du discours s'enlise dès le début dans les valeurs que les uns et les autres soutiennent et essaient d'imposer ou transmettre réciproquement. Le conflit très aigu entre les générations de cette époque est mené sous le signe des valeurs anciennes et nouvelles, et les conflits internationaux sont menés au nom des valeurs propres et des valeurs étrangères. Les dossiers économiques, politiques et sociaux ne sont pas ouverts. Lors d'un symposium de l'Institut Nobel dans les années '70 on débattait le sort « des valeurs dans un monde de faits ». Maintenant, la situation est inversée. Nous sommes inquiets du sort « des faits dans un monde de valeurs ».

La prééminence des valeurs dans le rôle de liant social ombre ce facteur qui a un impact réel et qui est l'*intérêt*, et l'éloge du dialogue met en sourdine cet élément décisif qui consiste en *interaction* humaine.

La situation s'est aggravée à cause des philosophies qui ont mis en discussion le statut de la réalité ferme et extérieure, la transformant en une création subjective, en une construction libre de certains individus menés par le balancier sur les sommets de l'exaltation. Comment pourrait-on voir autrement des appels pathétiques à la « singularité radicale de l'individu », comme dans la critique véhémement de la mondialisation par Baudrillard, un processus accusé de violence contre les valeurs des cultures du monde?

Nous vivons dans un monde de la communication axée sur l'image, les deux termes de « communication » et d'« image » étant des noms nouveaux dans le catalogue des disciplines d'étude et des professions. Je me suis demandé pourquoi Habermas élève la communication au rang de concept clé pour lancer un programme d'émancipation? Quel que soit le mérite que nous lui accordions comme support de l'information et pilier du dialogue dans le vaste processus de

formation du mental collectif, d'accommodation des concepts vagues et de l'essai de dégager des sens cohérents, le tribut payé à une idée en ascension ne saurait être négligé. L'image n'est pas tant préoccupée des faits que de la valeur qu'on leur attribue au moment de leur présentation. C'est une valeur avec une tonalité affective d'acceptation ou de rejet rapide, de choc ou d'émotion, destinée à assurer l'impact puissant de l'image. On pourrait dire sans se tromper que nous vivons dans les sociétés de l'image prédites par McLuhan, si nous tenons compte de la manipulation massive des attitudes des hommes devenus téléspectateurs. Evidemment, ils s'arrêtent à l'image, sans plus explorer la réalité qui la couvre. Leur réaction émotionnelle évite le problème de l'analyse des faits, sculptés par l'image. Si, par son image, nous lui accorderions la valeur qu'il mérite en fait, l'intellect n'aurait plus quoi peser avec ses instruments. « Le médium est le message ».

Il suffit d'examiner la fréquence avec laquelle l'image, l'information et la communication apparaissent dans le discours politique ou dans le commentaire des media. Les hommes politiques ont fait une obsession de l'entretien de leur image, ont créé des services et ont engagé des consultants d'image et de communication. Quand on présente un problème à résoudre, un litige ou conflit international, un état de crise, des adversités à calmer ou des partenaires à gagner, de tels personnages, experts ou ceux qui décident, se demandent d'abord que signifierait leur action en matière d'image. Les dossiers des grands conflits demeurent clos. L'éloignement de la réalité ne saurait être plus grand.

Dans le même langage, les hommes sont arrivés à se demander comment ils *perçoivent* un fait, non pas en quoi il consiste et quelles implications il a. Socrate plaçait la perception sur l'avant-dernière marche des catégories d'opinion, l'image étant la dernière, trompeuse ou subjective. Voici deux couples apparentés, l'un soutenant l'autre: image et perception, communication et information, les deux se rencontrant dans l'embrassement de la valeur. Une valeur que l'on obtient instantanément, parce qu'elle supprime le long et difficile examen critique et rationnel des faits.

C. Un thème situé dans l'attention des philosophes a été celui de la culture et de la civilisation. Le rapport entre leurs sphères est défini de façon différente: la culture englobe la civilisation chez les penseurs allemands, la civilisation comprend la culture chez les français, les anglo-saxons les équivalent, et dans le reste du monde on aborde l'une ou l'autre ou on utilise les deux selon les circonstances. Selon Spengler, les cultures deviennent civilisation avant leur extinction et les civilisations meurent à cause d'autres souffrances, extension exagérée (*overstretch*), guerres ou révolutions selon l'opinion de la philosophie historique. Pour le stade du pendule on pourrait dire que dans la dernière partie du siècle dernier on a fait une distinction entre elles, allant jusqu'à l'antagonisme. Du

point de vue du folklore, la civilisation vue comme matérielle a été enlevée du socle et remplacée par la culture, considérée spirituelle.

Une analyse plus attentive nous révèle une différence remarquable, provenant de l'observation faite par Toynbee selon laquelle les produits de la civilisation sont transmissibles ou transférables, une qualité qui n'appartient pas aux cultures. Elles ont aussi des fonctions différentes: les cultures confèrent de l'identité à leurs membres, pendant que la civilisation leur offre des rôles, professionnels, par exemple. En effet, la définition la plus satisfaisante, selon Ricœur, entre autres, serait la suivante: *les cultures* (toujours au pluriel) représenteraient la totalité des activités où sont décisives les croyances, les valeurs, les traditions, les coutumes, l'histoire propre, la langue parlée, pendant que *la civilisation* (toujours au singulier) est basée sur les techniques, la science, l'économie, le commerce dont les énonces, connaissances ou recettes (de production ou d'usage) sont indépendantes des composantes de la culture.

Il est facile de constater que le dualisme cultures/civilisation comprend et généralise les dualismes examinés: émotions/raison, croyances ou opinions/connaissances, valeurs/faits.

La distinction cultures/civilisation est familière au logicien, qui connaît les deux pas nécessaires pour la classification d'un concept: différence spécifique et genre prochain commun. Par leur essence, les cultures cultivent la spécificité, pendant que la civilisation cultive les biens ou les intérêts communs. L'identité des individus est un don des cultures, les théories et les pratiques constructives tiennent de la civilisation. Si nous partons axiomatiquement de l'idée que l'authenticité de l'homme est donnée par ses croyances et non pas par ses connaissances, nous accordons la prééminence aux cultures. Le dernier siècle se termine sur une note dominante des cultures. Elles sont haussées sur une position dominante dans le goût public et la préférence générale, pendant que la civilisation est vue comme un processus homogénéisant, menaçant et suffoquant les cultures, diverses et originales.

L'exacerbation du rôle des cultures sur le compte des maux attribués à la civilisation, dans la pensée contemporaine, a des inconvénients visibles. Les cultures, en tant que gardiennes de l'identité peuvent conduire au rétrécissement de l'horizon de leurs sociétés jusqu'à la création d'un processus de fragmentation de l'humanité et de refus de ses facteurs d'intégration ou de collaboration. Il suffit d'examiner la statistique des conflits de la fin du siècle dernier. Des 30 foyers (moyenne annuelle) de conflit ouvert (violent, armé et destructif), environ 28 entraient dans la catégorie de guerres identitaires ou culturelles. Une composante territoriale ou ethnique était visible mais était estimée toujours comme base de la propre culture. Une bonne partie des guerres de l'histoire et surtout des plus sanglantes a été de nature religieuse ou idéologique, représentant des chocs entre des croyances et des valeurs. Lorsque les guerres ont cessé d'être menées entre les

États, les nouveaux acteurs en sont devenus des groupes ou des communautés cimentées par la culture. Certains nomment leurs conflits des guerres symboliques, vu le rôle du symbole identitaire sous lequel les combattants s'enrôlent (drapeau, hymnes, couleurs).

En opposition avec la fragmentation des cultures locales, la civilisation est par la nature même de ses composantes un promoteur de l'universalité. La civilisation est, en effet, unificatrice. Elle est aussi homogénéisante du niveau de développement des populations. L'aspiration à l'égalité n'est-elle pas en harmonie avec l'homogénéisation des sociétés du point de vue de la répartition équitable des moyens d'assurer la satisfaction des besoins fondamentaux, parmi lesquels s'inscrit aussi la dignité? Le fait que la civilisation de nos jours est unique est prouvé par le mode dont la même recette technique produit des avions ou des automobiles et en garantit le fonctionnement, par la façon dont les banques et les hôpitaux de tous les pays fonctionnent; les mêmes médicaments sont utilisés pour soigner la santé, tandis que les écoles et même les formes de gouvernement, les budgets et les impôts, la circulation, le transport et les communications sont plus ou moins les mêmes sur tous les méridiens. Descendez dans un aéroport en Chine ou en Argentine et vous pourrez voir ou photographier la multitude de jeunes parlant à leurs téléphones portables. Avant la globalité de la civilisation technique et managériale, le premier cas de globalité a été illustré par la recherche scientifique où deux ou plusieurs acteurs n'ont jamais été empêchés par des distances culturelles d'entreprendre un projet commun.

Dans une conférence tenue en Inde vers la fin de sa vie, Arnold Toynbee, l'historien qui a divisé les civilisations d'après le critère de la religion dominante, a fait une affirmation surprenante. L'aspiration de l'humanité à se considérer une seule famille est ancienne, a-t-il dit. Les empires et les religions ont aspiré à l'universalité, mais ont échoué. La nouvelle chance de créer la grande famille de l'humanité réside aujourd'hui dans la technologie et sa capacité de l'unir. Je crois que par cette réflexion, le philosophe de l'histoire a franchi le seuil de la sagesse.

D. La ferveur avec laquelle au siècle dernier se sont confrontés des concepts opposés, comme ceux passés en revue, explique les grandes oscillations du pendule qui mesure la large circulation et l'acceptation de certaines idées dominantes. Une préférence de l'esprit occidental pour *ou/ou* a fait que le *et/et* soit négligé. Malgré tout cela, un effort traditionnel pour échapper à la pression du tiers exclus en commençant par « *coincidentia oppositorum* » de Cusanus, s'est fait sentir. Au siècle dernier ont fleuri les logiques crispiennes avec plusieurs valeurs, les logiques modales, les logiques de l'action, les logiques nuancées, probabilistes et autres. Mais sur le plan philosophique ont persisté la concurrence et le choc des idées. C'est une caractéristique de la pensée de l'Ouest. Même la dialectique

hégélienne consiste dans l'antagonisme thèse/antithèse, le résultat étant le produit d'une lutte. Par contraste, dans la philosophie orientale, l'effort de la pensée est orienté vers l'admission concomitante des opposés, illustrée par la philosophie chinoise yang/yin.

Entre deux opposés, le pendule des écoles dominantes oscille en consonance avec l'état moral et mental des sociétés, qui se dirige vers un pôle ou un autre.

Si dans les considérations sur les précédents points A, B, C j'ai utilisé des termes plus tranchants pour établir le diagnostic de cette oscillation, le ton est dû à des éléments faciles à identifier:

1. exagération exorbitante en faveur d'une direction de réflexion, embrassée jusqu'au paroxysme (le cas des valeurs);
2. affirmation de celle-ci en même temps avec un essai de dénoncer, discréditer ou démolir sans pitié la direction opposée (le cas de la raison);
3. prédominance des principes de fragmentation en défaveur de ceux de l'intégration;
4. inévitabilité du retour du pendule à un état de quasi-équilibre, d'oscillations petites et créatrices, autour d'un point de synergisme, syncrétisme ou synthèse, où les opposés cohabitent dans un régime de réconciliation.

Le cas de l'opposition cultures/civilisation est concluant en ce sens. Après avoir plaidé en faveur de la distinction structurale nette entre les deux concepts il nous faut démontrer l'impossibilité de leur séparation fonctionnelle. Il est, en effet, impossible de ne pas les identifier dans chaque mouvement de la pensée, de l'action et du comportement. Tous les immeubles du monde sont basés sur les connaissances de la civilisation (science des matériaux, la théorie mécanique de leur résistance, toutes dépendent de l'urbanistique et autres sciences de l'habitat humain). Mais tous ont des styles, des couleurs, des dessins, des plans architecturaux qui tiennent de la variété des cultures. Le plus rationnel des processus de l'homme, l'acte de décision, est une chaîne de raisonnements stricts et mesurables, mais qui supposent l'existence d'objectifs évalués subjectivement par des valeurs appelées utilités, et l'efficacité d'une voie pour atteindre un objectif en appelle à une probabilité évaluée subjectivement. Un cas plus éloquent d'enchevêtrement des faits avec les valeurs est difficile à imaginer. Si nous devons voir la place qu'occupe le raisonnement logique dans notre vie de tous les jours par rapport à la masse des croyances et des coutumes nous ne nous tromperions pas beaucoup si nous accordions 20% au premier et 80% à l'autre.

Mais est-il possible de penser simultanément les opposés? Concernant les opposés connaissance/croyance, Socrate dit dans *Ménon*: « Seulement, moi-même je ne parle pas maintenant comme un homme qui sait, mais je fais seulement une supposition. Si la supposition correcte et la science sont deux choses distinctes,

cela ne me paraît point une simple supposition. En effet, si je me hasardais à reconnaître que je sais quelque chose, ce serait l'une des peu de choses que je reconnaîtrais savoir ».

Denis de Rougemont parle du « couple d'*antinomies inséparables*: autorité et liberté, individualisme et collectivisme, tradition et innovation, droite et gauche, Nord et Sud, catholicisme et protestantisme, réformisme et révolution, mythe et science, hérésie créatrice et doctrine saine, besoin de sécurité et goût du risque, conformité qui maintient les valeurs, originalité qui les conteste et les rénove ». N'est-ce pas là une vision discordante de retenir en exclusivité l'un des termes, niant complètement l'autre et ignorant le fait que nous les voyons au travail simultanément, comme un moteur à deux pistons mais en succession fréquente de relative et temporaire prédominance?

La nostalgie d'une « polarité concordante » dont parle Cassirer, l'ancien et vaste thème de l'unité dans la diversité sont des exhortations à réactualiser les philosophies qui peuvent sortir de sous le signe de l'« hybris » grecque et de la peur qu'avaient les anciens de l'exagération et de l'arrogance, cherchant la vertu au milieu « *in medio stat virtus* ».

E. Malgré tant d'efforts pour produire la fragmentation de l'humanité et de la faire revenir au tribalisme communautaire qui présume le sacrifice de son acquis social, la fragmentation de la culture au-delà de ce stade où attend un individu souverain de ses propres croyances et idiosyncrasies, il est à noter que les facteurs intégrateurs ont travaillé sans cesse. Le système international des États est en transition vers un système global dans lequel d'autres acteurs, parmi lesquels, à côté de l'économie, les organismes non gouvernementaux sociaux et académiques, ont aussi un rôle à jouer. Sur un plan plus restreint, l'abolition pratique des frontières conventionnelles et la libre circulation des hommes et des biens sont réalisées par des processus intégratifs régionaux comme celui européen ou coopérateurs dans 100 autres endroits. Un immense mouvement écologique soutient la solidarité de toute l'humanité pour la protection de la nature et l'assurance des générations futures. Ce n'est pas exactement la nature tendre du premier amour, mais une nature furibonde avec des volcans, typhons, inondations et mutations climatiques. La technologie de la communication instantanée et son ubiquité servent l'idée de Toynbee d'une seule famille humaine.

Il est à prévoir que le pendule descendra et se dirigera aussi dans cette direction des problèmes vitaux. Une vieille vocation de la philosophie a été celle d'aider les hommes à se comprendre eux-mêmes et le monde dans lequel ils vivent. Comment fonctionne leur pensée et comment s'appuyer sur elle? Rarement la recherche de cet appui a été plus actuelle que dans ce début de siècle. Parce que si les nouvelles connaissances lui donnent des éléments surprenants pour le cosmos des grandes distances où il entreprend des vols et la réalité submicronique où il

pénètre avec des nanotechnologies, la liste des souffrances de l'humanité est presque intolérable. Des explosions démographiques sur une planète finie, des ressources épuisables et non régénératrices, des maladies et des épidémies, famine et ignorance, guerres et destructions sans fin, enfants qui périssent, femmes maltraitées, vieillards défavorisés, une jeunesse aliénée: voici ce qui donne aux hommes un sentiment d'insécurité, une existence de risque, une frustration immense et une déroute de la pensée. On doit s'attendre à ce que la philosophie du nouveau siècle soit beaucoup plus sensible à cet appel. Sa responsabilité se manifesterait aussi dans la requête accrue d'une plus grande clarté et accessibilité, ce qui découragerait aussi l'appel immérité des textes obscurs et du langage opaque. Le succès enregistré dans la dernière partie du siècle passé par les énoncés inintelligibles ne doit pas nous étonner quand nous pensons à l'autorité des bredouillages de Pythie. Mais depuis que le monde existe, les philosophes ont introduit des standards d'honnêteté et de probité intellectuelle, réduisant la virulence et les effets des vendeurs d'eau colorée, des farceurs et des mages.

En dehors de ces desiderata de clarté et de cohérence apparaît sans doute une nouvelle exigence de la pertinence. Bien sûr, on ne demande pas à la philosophie de faire l'exégèse des traités ou des déclarations politiques, mais le sort des concepts classiques comme ceux de liberté, démocratie, égalité, nécessités, droits, responsabilités dans les nouveaux contextes des changements accélérés dépendra d'une réflexion plus approfondie. L'angoisse de l'homme dans le nouveau siècle proviendra d'un abîme (*gap*) moins mentionné. On parle beaucoup du *gap* entre riches et pauvres, entre éducation et non-éducation ou de « digital divide ». Mais il y a un abîme dramatique au niveau individuel ou social entre la vitesse avec laquelle l'innovation change les coordonnées de l'économie et de la société et la vitesse de l'adaptation ou de l'adhésion à ces changements. Le « *gap* de l'adaptation » peut être conçu aussi comme une « crise de l'enseignement ». Le problème n'est pas simple. Si l'espèce a gagné dans la course de la survie grâce à l'adaptation au milieu et au processus de sélection, finissant par adapter le milieu à ses besoins, l'adaptation au milieu artificiel formé de symboles et d'outils sur lesquels il s'est appuyé ne manque pas de difficultés. Ce nouveau milieu est formé de technologies difficiles à comprendre et de l'immense territoire virtuel des symboles qui forment la doublure de sa vie. Sur ce terrain, à côté des symboles utiles se promènent sans encombre la fiction et les mythes, parfois avec des promesses bon marché et sans aval. Il peut devenir le monde des illusions et des croyances sans substance.

Avec l'instauration de la société de consommation avec ses pseudo-événements et l'éloignement de la réalité, l'homme est mis devant des défis de son milieu artificiel, et le retard de l'adaptation à ce milieu engendre insécurité et impose une vie avec un horizon d'incertitude et de risque. Comment la philosophie

manquerait-elle à cette nouvelle mission, avec ses traditions de réflexion, de sagesse et de prudence?

L'événement le plus récent qui indique de nouvelles directions dans ses préoccupations est l'apparition de « l'ère de la connaissance ». On peut affirmer que toutes les ères historiques ont été des ères de la connaissance pour l'homme, mais cette fois il s'agit d'un changement qui a eu lieu dans le cadre de l'économie, qui inscrit le facteur humain parmi les facteurs classiques de la production, où le potentiel de son intelligence n'avait pas été inclus. Malgré toute l'implication qu'apportent les auteurs économistes dans la transformation des connaissances en marchandise vendable et malgré le sceau mercantile de l'innovation, elle se répercute directement sur l'attention accordée à la science, à la recherche, à l'enseignement ou même à l'éducation institutionnalisée. La multidisciplinarité change la carte classique de la classification des sciences, et l'éducation pendant tout le parcours de la vie modifie la structure de l'enseignement. On utilise des concepts nouveaux, incomplètement élucidés. Dans l'ère de la connaissance auront lieu des découvertes avec des conséquences immenses pour l'homme. La compréhension des mécanismes du cerveau, qui travaillent dans la boîte mystérieuse, noire et étanche que nous portons sur nos épaules remettra sur le tapis le problème de la conscience. Nous nous demandons que deviendront les hypothèses des trois « je » de Freud ou les sondages profonds des existentialistes du siècle dernier?

Il paraît que les résultats partiels de ce processus historique de résolution des mystères du cerveau indiquent la présence de « puissantes machines de calcul » pouvant travailler avec des prémisses incertaines, concepts fuzzy et processus parallèles, dotés avec des centres de stockage, synthèse et comparaison insoupçonnés, inflexibles et versatiles.

Je dois avouer une dette que j'ai chez les écoles philosophiques roumaines. Chez Mircea Florian j'ai retenu l'idée des couples des opposés, à la coexistence et collaboration desquels il a ajouté la « récessivité », c'est-à-dire la propriété de l'un d'entre eux, plus dynamique, d'entraîner le mouvement de l'autre. J'ai bénéficié de la grande érudition d'Athanase Joja en matière de logique dans les années '50 ainsi que des idées de Grigore Moisil dans le domaine des modèles mathématiques pour les sciences sociales et humaines au cours des années '60. J'ai été tributaire d'un filon rationaliste soutenu par toute une rangée d'intellectuels qui ont mené une lutte inégale avec un « existentialisme autochtone » nommé aussi vivrisme, qui a alimenté des doctrines mystiques néfastes. L'un de mes professeurs, Ion Barbu, a été un solide mathématicien et poète inspiré. Par conséquent, je n'ai manifesté aucun doute concernant la compatibilité de la science avec la poésie. Lorsque Lucian Blaga, le fertile philosophe et poète du siècle dernier, a mis le poète au centre de la scène et a commencé par l'étude de la métaphore, tout comme

Heidegger, j'ai remarqué qu'il n'essayait pas de décourager la démarche rationnelle de la science, ni d'abolir le sens littéral de la métaphore, contrairement aux écoles de l'Ouest. Etant donné que sa vision n'a pas impliqué des démolitions dans le voisinage de sa pensée poétique, je suis arrivé à la conviction que l'homme de science doit accepter, lui aussi, l'horizon de mystère de Błaga et accepter sa tentative de le dépasser. La science ne veut-elle pas dénouer des mystères? Pourquoi, pour dépasser la frontière barricadée de ce que nous ne connaissons pas, ne pas admettre à côté des bulldozers de la recherche scientifique le chevalier armé d'une lance et des armes simples du langage, qui peut ouvrir des fenêtres vers cette terre, *terra incognita*, qui nous provoque continuellement?

Voilà pourquoi le XXI^e siècle me paraît fertile et promettant pour la réflexion, l'action et l'influence philosophique. Le pendule n'est pas appelé vers de nouvelles exagérations et des extrémismes contraires. Il vise une vibration constructive et calme, peut-être moins spectaculaire et choquante, autour d'un point d'équilibre qui offrira un appui pour la vie sereine et digne des hommes.